

pour lui c'est une folie, pour moi de la sagesse, pour lui de l'ennui, pour moi joie et liesse.

Ce lecteur ne pourrait donc pas sympathiser avec le lyrisme de ma pensée, qui porte tellement loin qu'il dépasse la pensée; peut-être pourtant serait-il assez bon enfant pour dire: ne nous querellons pas, je saute cette partie, et tâchez d'arriver à ce qui est beaucoup plus important: prouver que *Don Juan* est une œuvre classique; car, je l'avoue, ce serait une préface assez propre à la véritable enquête. Je ne veux pas décider si oui ou non ce serait une préface appropriée, mais le malheur est qu'ici à nouveau je ne pourrai pas sympathiser avec lui: car, bien qu'il me soit assez facile de dresser cette preuve, il ne me viendrait jamais à l'esprit de le faire. Au contraire, en sous-entendant toujours cette question comme résolue, ce qui suit servira, souvent et de beaucoup de manières, à jeter de la lumière sur *Don Juan* dans ce sens, de même que ce qui précède a déjà donné quelques indications.

L'objet de cette étude est surtout de montrer la signification de l'érotisme musical et, à cet effet, de signaler les différentes étapes qui ont en commun le caractère d'érotisme spontané, et s'accordent encore parce qu'elles sont essentiellement musicales. Ce que j'aurai à dire à ce sujet, je le dois à Mozart seul. Et si quelques-uns étaient assez courtois pour accepter ce que je vais dire, mais doutaient de le retrouver dans la musique de Mozart, pensant plutôt que c'est moi qui l'y introduit, je puis leur garantir qu'ils se trompent, car il s'y trouve non seulement le peu que je saurai proférer, mais encore infiniment plus; oui — je jure le leur garantir, puisque c'est justement ce qui m'insuffle l'audace de m'aventurer dans un essai dont le but est uniquement d'expliquer certains caractères de cette musique. C'est toujours avec des sentiments mêlés et une certaine timidité qu'on approche ce qu'on a aimé avec une extase juvénile, ce qu'on a admiré avec un enthousiasme juvénile, ce avec quoi on a, dans l'intimité de l'âme, nourri des rapports mystérieux et énigmatiques, ce qu'on a caché dans son cœur: lorsqu'on vient avec la volonté de le comprendre. Ce qu'on a appris à connaître brin par brin, comme l'oiseau qui ramasse chaque tige séparément et se sent plus heureux de chaque parcelle qu'il ramasse ainsi que de tout le reste du monde; ce dont l'oreille s'est imprégnée, amoureuse dans sa solitude, isolée dans la grande foule, inaperçue dans sa cachette clandestine; ce que l'oreille vorace, jamais satisfaite, a saisi; ce que l'oreille avare, jamais confiante, a caché; ce dont l'écho le plus faible n'a jamais trompé l'attention toujours éveillée de l'oreille au guet; ce dont on s'est occupé le jour, ce qui la nuit est revenu à l'esprit, ce qui a chassé le sommeil et l'a rendu fiévreux, ce dont on a rêvé la nuit, ce pour quoi on s'est réveillé afin d'en rêver encore les yeux ouverts, ce pour quoi on a sauté du lit au milieu de la nuit de peur de l'oublier; ce qui s'est révélé dans les instants les plus enthousiastes; ce qu'on sentait toujours à portée de la main, comme les ouvrages de femme; ce dont on était hanté par les claires nuits de lune, dans les forêts solitaires, près des rives du lac, dans les sombres rues,

au milieu de la nuit, à la pointe du jour; ce qu'on emportait à cheval, ce qui a tenu compagnie dans la voiture, ce dont la maison a été pénétrée, ce dont la chambre a été témoin; ce qui a résonné dans l'oreille, ce qui a rempli l'âme de sons; ce que l'âme a entouré de son tissu le plus fin; — tout cela apparaît à présent devant la pensée. Comme du fond de la mer montent ces êtres des contes du passé, revêtus de varech et mystérieux, ainsi, enchevêtré de souvenirs, tout cela s'élève de la mer de la mémoire. L'âme s'attriste et le cœur s'amollit; c'est comme si on prenait congé de tout cela, comme si on s'en séparait pour ne jamais plus le rencontrer à nouveau, ni dans la durée, ni dans l'éternité. On a l'impression d'être infidèle, d'avoir manqué à son pacte; on sent qu'on n'est plus le même, qu'on n'est plus si jeune, ni si enfant; on craint de perdre ce qui rendit joyeux, heureux et riche; on tremble que ce qu'on aime ne soit éprouvé par cette transformation, et paraisse peut-être moins parfait, ou qu'il ne sache peut-être plus répondre aux nombreuses questions, — hélas, tout alors serait perdu, l'enchantement disparu, et jamais plus il ne ressusciterait. Mais, pour la musique de Mozart, mon âme n'a aucune crainte et ma confiance aucune limite. Car ce que j'ai compris jusqu'ici n'est que très peu, et dans les ombres du pressentiment se cachent beaucoup de choses encore. De plus, je suis convaincu que, si jamais Mozart me devenait tout à fait compréhensible, il me deviendrait en même temps, et seulement alors, parfaitement incompréhensible.

Il semble hardi de prétendre que le Christianisme a introduit la sensualité dans le monde. Mais, comme dit le proverbe: hardiment osé, mi-gagné; de même ici. Cela devient évident si l'on se rend bien compte qu'en posant une chose on pose en même temps ce qu'on exclut. Puisqu'en somme c'est la sensualité qui doit être niée, elle n'apparaît bien et elle n'est bien posée que par l'acte qui l'exclut, — par l'antithèse positive. En tant que principe, puissance et système la sensualité a à son origine été posée par le Christianisme, et, en ce sens, c'est le Christianisme qui l'a introduite dans le monde. Pour bien comprendre cette thèse: « que c'est le Christianisme qui a introduit la sensualité dans le monde », il est nécessaire de la concevoir dans son union avec sa contradiction, c'est-à-dire que c'est le Christianisme qui a chassé et exclu la sensualité du monde. Donc en tant que principe, puissance et système elle a été, à l'origine, posée par le Christianisme. J'y pourrais ajouter une détermination qui exprimera peut-être ma pensée avec plus de poids: — la sensualité, sous la détermination de l'esprit, a été à l'origine, posée par le Christianisme. Et c'est très naturel, car le Christianisme est esprit, et l'esprit est le principe positif introduit par lui dans le monde. En considérant la sensualité sous la détermination de l'esprit, on aperçoit bien que sa signification implique qu'elle soit exclue. Mais justement, c'est parce qu'elle est exclue qu'elle est déterminée comme principe et comme force. Ce que l'esprit, qui lui-même est principe, exclut doit se présenter comme principe bien que ce terme de principe ne se justifie qu'à l'instant même de l'exclusion. Il serait évidemment insensé de m'objecter que la sensualité a existé